

Jean-Pierre HALLET

LE
CONGO
- DES
magiciens



La Table Ronde

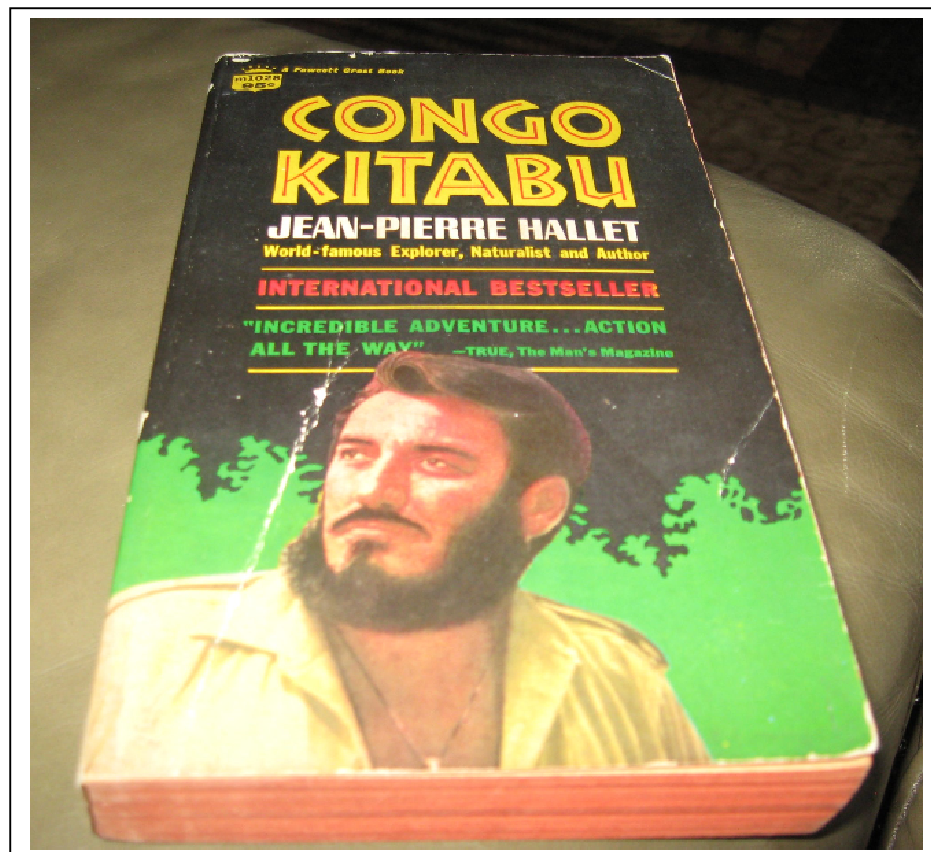
D'abord intitulé "**Congo Kitabu**", ce récit auto-biographique de l'auteur est devenu "**Le Congo des Magiciens**". Il a été traduit de l'anglais par Jérôme DESSEINE.

Quatrième de couverture du livre de Jean-Pierre HALLET

Ce récit autobiographique couvre une période de douze années d'aventures, de travail, de dévouement auprès de dix-sept tribus d'Afrique centrale. En 1948, Jean-Pierre Hallet, âgé de 21 ans, commença sa carrière au Congo, comme agronome et sociologue au service du Gouvernement belge. Travaillant dans une intimité quotidienne avec les tribus de la brousse, il fouille dans les curieuses traditions et coutumes de chacune d'elles. Parlant facilement les idiomes indigènes et déterminé à se mêler aux Africains, il est conduit à une série d'expériences remarquables jusqu'à son initiation à une société secrète congolaise et à une confraternité du sang avec les guerriers Masai au Kenya.

En octobre 1955, il perd sa main droite en dynamitant du poisson pour nourrir les Bamosso affamés dans le Burundi. (L'extrait de texte qui suit retrace cet épisode douloureux...)

Un an après, il attaque et tue d'une seule main un léopard qui avait blessé l'un de ses porteurs. Le travail de l'auteur chez les pygmées Bambuti est décrit par l'administration centrale du Congo, comme « une véritable révolution ethnologique ». Il leur apprend à cultiver le sol, à construire des maisons et des écoles, à lire et à écrire. Ironique et tragique, Hallet quitte alors le service colonial pour se lancer dans une nouvelle carrière. Il fonde un magasin d'objets antiques à Kisenyi et au Ruanda-Urundi, ouvre un zoo. Ce qu'il nous dit de ses lions apprivoisés et du dressage d'un rhinocéros noir et de deux éléphants détruit la plupart des légendes qui courent sur ces animaux « sauvages ». Quand survinrent les troubles du Congo en 1960, la "Vie Africaine" déclara : « Hallet sera le dernier à partir. Quand il partira, nous saurons alors que le Congo est fini ». Maintenant, Hallet est parti.



.../...

En arrivant à Kitega, chef-lieu administratif du Burundi, j'appris qu'une famine faisait rage dans le pays Mosso et que l'on comptait déjà plusieurs victimes.

.../...

Ce même soir, à Bururi, je pris une importante décision. Il me fallait, sans perdre une minute, trouver de la nourriture à haut niveau de protéines pour les populations affamées du Sud-Mosso, et je savais comment je devais m'y prendre. La chasse, lente et efficace, était hors de question dans une région dépourvue de gibier. Il ne demeurait donc qu'une source logique de ravitaillement, la pêche, et une seule méthode rapide pour se procurer du poisson en grandes quantités. En conséquence de quoi j'ouvris toutes grandes les portes de l'entrepôt territorial, et chargeai sur mon Studebaker des haches, des machettes, trente mètres de cordon Bickford, des détonateurs et une grosse caisse de bois contenant cinquante bâtons de cent grammes de dynamite.

Bien entendu, la pêche à la dynamite était strictement interdite dans tout le Congo et le Ruanda-Urundi, et je respectais généralement ces règlements. Mais quand il s'agissait de sauver des vies humaines, le sort du poisson et la lettre de la loi passaient au second plan. Je laissai un mot au Bureau territorial pour expliquer vaguement que je partais en safari vers le sud.

Puis je fis route rapidement avec mon chargement vers le lac Tanganyika, à la frontière méridionale du Ruanda-Urundi. Pour le poisson, c'était évidemment la bonne direction. Avec ses deux cent trente-trois espèces différentes, en surface, en profondeur et sur les rivages, le lac Tanganyika possède l'assortiment le plus riche et le plus diversifié de poissons d'eau douce au monde. Pour l'instant, une seule de ces espèces m'intéressait particulièrement : *Stolothrissa Tanganicae*, un genre de hareng long de deux ou trois centimètres que les Arabes nomment "*kashua*", les Burundis "*agahuza*" et les Congolais "*ndagala*".

Exceptionnellement riches en protéines. en calcium et en phosphate, les *ndagalas* se déplacent en bancs très denses qui en font une cible idéale pour la pêche à la dynamite.

Les indigènes pêchaient eux aussi le ndagala, mais avec des méthodes entièrement différentes. Par les nuits sans lune, ils partaient à bord de leurs pirogues, creusées dans des troncs d'arbres et connues sous le nom de mashuas, armés de torches de bambous longues de cinq mètres et de gros maillets pour taper contre la coque de la pirogue. Attirés par ces lumières et ces bruits inhabituels, les poissons venaient se faire prendre par centaines dans les filets des pêcheurs.

J'avais souvent assisté près de la haie de Mwekarago à ces expéditions proches de la frontière du Tanganyika. J'y avais vu une incroyable profusion de ces poissons argentés semblables à des harengs, et aussi de crocodiles qui gênaient parfois les pêcheurs en mordant voracement dans les filets. La haie isolée de Mwekarago, avec ses vastes bancs de ndagalas, paraissait l'endroit idéal pour mon « safari de pêche » clandestin.

Je passai la nuit au gîte d'étape et, très tôt le matin, je louai six pirogues et les services de six pêcheurs indigènes dans un petit village situé à une quinzaine de kilomètres au sud. Les hommes étaient des membres de la tribu Bagoma, qui avaient émigré officiellement du Nord-Est du Katanga sur l'autre rive du lac.

Au village de Bagoma où je me rendis ensuite, je recrutai un certain nombre de porteurs. En quelques minutes, la plupart des jeunes adultes du village avaient pris place à bord de mon camion, quinze solides jeunes gens et jeunes femmes munis de paniers pouvant chacun contenir environ vingt kilos de *ndagalas*.

Sur la berge, une foule d'indigènes, à une distance respectueuse, me regarda agencer mes charges explosives.

Après avoir préparé quatre de ces doubles charges de huit bâtons de dynamite, je les plaçai dans une caisse de métal étanche, et, muni de ce viatique, m'installai dans la plus grande des pirogues, et me mis à pagayer. Les six assistants me suivirent dans les trois autres embarcations. Nous nous déplaçâmes lentement, examinant attentivement la surface de l'eau pour repérer les ombres qui auraient signalé la présence de bancs de poissons. A une centaine de mètres du rivage, je décidai de lancer ma première charge.

Les pêcheurs groupèrent leurs trois pirogues en triangle autour de la mienne, à une distance d'une cinquantaine de mètres. Tenant dans la main droite les deux bâtons de dynamite, je mis le feu au cordon à l'aide d'un briquet que je tenais dans ma main gauche, attendis environ trois secondes pour m'assurer qu'il était bien allumé, et jetai la charge dans l'eau à huit mètres du bateau. Elle coula lentement et explosa avec un bruit sourd à cinq mètres de profondeur.

Quelques secondes plus tard, un nuage de poissons argentés vinrent flotter à la surface, et mes six aides commencèrent à les ramasser dans leurs filets, non sans jeter des regards inquiets sur des crocodiles ⁽¹⁾ qui rôdaient à l'arrière-plan. Plusieurs grands sauriens avaient tenté d'envahir notre cercle de pêche, mais l'explosion de la dynamite leur fit faire un demi-tour précipité. A présent, à la lisière du cercle, les bébés crocodiles se livraient à des voltes savantes autour des poissons sous l'œil condescendant de leurs aînés. En même temps, une demi-douzaine de grands pélicans blancs plongèrent vers la surface de l'eau pour s'emparer d'un peu de poisson. Un jeune crocodile tenta à plusieurs reprises de s'emparer des pélicans, mais se montra trop lent et trop maladroit pour y parvenir.

Après une seconde explosion, ayant ramassé quelque six cents kilos de poisson, nous regagnâmes la berge à la pagaie et déchargeâmes nos prises. Une heure plus tard, je ramassai encore cinq cents kilos avec deux charges supplémentaires, et au début de la soirée, mon camion était rempli jusqu'à ras bord de douze cent cinquante kilos de *ndagalas* bien nourrissants. Je payai mes porteurs, les reconvoquai pour 5h30 le lendemain matin, en pris deux pour m'accompagner et renvoyai les autres chez eux à pied.

(1) *Les plus vieux crocodiles ne sont que rarement plus efficaces, car ces animaux sont handicapés par une anatomie particulière qui limite très sévèrement la capacité préhensile de leurs mâchoires, - paraissant néanmoins si féroces, - et rend la réelle mastication impossible ; la structure, en forme de côtes, de leurs vertèbres cervicales les empêche de tourner leurs têtes de côté ; leurs langues sont attachées complètement au fond de leurs gueules, et inaptées, en fait, à la mastication; leurs mâchoires inférieures sont immobiles, et quoique leurs muscles puissants leur permettent de fermer leurs mâchoires supérieures avec une force considérable, les muscles qui ouvrent leurs mâchoires sont si faibles, qu'un crocodile peut être muselé avec des morceaux de ficelle. Pour ces raisons, le crocodile est d'abord un coprophage, et non, ainsi qu'il a été si souvent prétendu, une bête de proie. Les crocodiles engouffrent et digèrent incontestablement un nombre effrayant d'indigènes africains chaque année ; dans presque chaque cas, la négligence humaine en est la cause en général, parce que l'on s'est endormi près des bords de l'eau. Après que tels indigènes étourdis furent ainsi amenés à se décomposer dans le garde-manger sous-marin des crocodiles, de nombreux sermons ont été faits sur l'avidité de l'animal. On pourrait aussi bien accuser un train d'avoir écrasé un homme couché sur la voie.*

Je n'oublierai jamais les expressions des visages décharnés de ces gens quand le camion fit son entrée à Butana. Leurs bouches s'ouvrirent toutes grandes; ils avancèrent de quelques pas, et contemplèrent avec des yeux stupéfaits les *ndagalas* argentés accumulés dans le camion. Puis leurs visages se fermèrent, ils baissèrent les yeux et commencèrent à s'éloigner.

- Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je en kirundi.

La réponse fut fournie par Munduve, le commis évolué chargé de contrôler le marché.

- Ils n'ont pas d'argent pour acheter votre poisson.

- Vous croyez que je veux vendre ce poisson ? Et ils le croient, eux aussi ?

- Bien sûr ! N'est-ce pas pour cela que vous avez chassé les vendeurs de haricots ? Pour que les gens soient obligés de vous acheter à vous.

Durant une seconde, je ne trouvai plus mes mots, et j'eus le plus grand mal à me contrôler. Puis, avec beaucoup de sang-froid, je répondis :

- Je ne veux pas le leur vendre, Munduve. J'ai amené ce poisson depuis le grand lac pour le donner aux Bamossos.

- Le donner... , répéta-t-il, apparemment incrédule. Ce n'est pas comme ça qu'on fait des affaires, *Bwana* !

Je perdis complètement patience.

- C'est du poisson gratuit ! criai-je. Du poisson gratuit pour les Bamossos !

Les indigènes me dévisagèrent, éberlués.

- Faites-le savoir dans tout *l'Itongo*. Prévenez les gens que chaque chef de famille qui viendra ici avec son livret d'identité recevra cinq kilos de poisson. Mais assurez-vous qu'ils ont bien compris qu'il fallait le livret, et qu'ils se munissent de paniers. Faites vite, et vous aurez quelque chose à manger pour le dîner ce soir.

Et brusquement, comme une explosion, vint la réaction si longuement attendue. *Agahuza* ! crièrent les hommes affamés. Du poisson ! hurlèrent-ils en partant au pas de course dans toutes les directions.

Agahuza ! Agahuza !

Dans presque n'importe quelle autre région du Ruanda-Urundi, mon annonce aurait reçu un accueil bien différent, car la majorité des Batutsis, et même certains Bahutus, préféreraient mourir plutôt que de manger du poisson. Heureusement, ce tabou gênant n'avait pas cours chez les Mossos pas plus que chez les Batwas. Quelques instants plus tard, les grands tambours faisaient retentir un appel qui allait amener des messagers des collines avoisinantes en quête d'explication sur ce qui se passait à Butana. Au Congo, parmi les tribus telles que les Lokeles, les Bamboles et bien d'autres, le langage du tam-tam aurait pu raconter l'histoire, mais ici *l'ingoma* servait de sirène plutôt que de téléphone de brousse.

J'installai deux de mes aides sur la plate-forme du camion, au beau milieu de la précieuse cargaison de *ndagalas*, équipés chacun d'un récipient d'aluminium d'une contenance de cinq kilos, ayant pour instruction de ne distribuer une ration de poisson qu'à ceux des indigènes ayant au préalable présenté leurs livrets d'identité au commis du marché. C'était la précaution indispensable pour éviter que plusieurs membres d'une même famille n'essaient d'obtenir cinq et jusqu'à vingt-cinq kilos, tandis que les retardataires partiraient les mains vides. On aurait ainsi risqué de provoquer une véritable émeute.

Munduve, le commis du marché, prit ses fonctions très au sérieux. Il s'installa derrière une table munie d'un timbre de caoutchouc, d'un buvard, d'un stylographe, d'une bouteille d'encre et d'une règle graduée, un attirail impressionnant puisqu'il n'avait en fait qu'à vérifier les livrets et à s'assurer que ceux qui les présentaient provenaient bien des secteurs sinistrés; puis à timbrer chacun d'eux d'un grand « 5 ». Derrière lui, prirent place deux solides policiers de la chefferie en uniformes bleu foncé, chargés de faire respecter l'ordre pendant la distribution.

Je renvoyai sans les servir la plupart de mes premiers clients, car ils vivaient à proximité de la place du Marché et, de toute évidence, ne manquaient de rien. La famine avait apporté une réelle prospérité à ces petits boutiquiers. Ils partirent, furieux, menaçant de porter plainte contre moi. Et puis les gens commencèrent à descendre des collines - vagues après vagues - de petits Bamossos décharnés, et de longues files d'attente se formèrent derrière la table de Munduve.

Certains présentaient des documents réduits à l'état de charpie : les termites s'étaient attaqués aux précieux papiers. Lorsqu'il eut entre les mains le premier de ces livrets, le pompeux petit commis, écœuré, fit appel à mon arbitrage :

- *Bwana*, doit-on donner du poisson à ces gens-là ? demanda-t-il.

- Bien sûr. Faites simplement attention de timbrer sur le papier et pas sur les trous.

La longue queue se mit en mouvement, mais s'immobilisa à nouveau tandis qu'une furieuse discussion s'engageait autour de la table du commis.

- Regardez ça, protesta Munduve avec véhémence, en montrant un minuscule lambeau de papier roussi par les flammes. Il prétend que c'est un livret.

- Timbrez-le, ordonnai-je.

Quelques minutes plus tard, l'un des *polici* fit irruption devant moi, traînant par le bras un vieil homme émacié.

- Je l'ai attrapé en train de revendre son poisson ! Pour deux bouteilles de bière !

- Il est à moi, ce poisson ! cria le vieux. Je peux en faire ce que je veux, l'échanger, le vendre, ou même le jeter ...

La mesure était comble.

- *Inyana y'Imbgwa* ! hurlai-je en kirundi. Espèce d'enfant de salaud ! Tu as une famille qui attend ce poisson. Qu'est-ce qu'ils deviendront si tu l'échanges contre de la bière ? Qu'est-ce qui leur arrivera ?

- Il m'a insulté ! glapit le vieil homme. Il m'a traité d'enfant de salaud ! Tous les *Bazungus* sont comme ça ! Ils nous haïssent et veulent nous humilier !

Le policier se préparait à assener un bon coup de gourdin sur la tête de l'insolent Mumosso, mais j'arrêtai son bras au passage.

- Laisse-le partir ! fis-je écœuré.

Et la victime indignée de l'injustice paternaliste quitta la scène en hâte, son panier de *ndagalas* toujours en équilibre sur sa tête. J'étais bien convaincu que cette ration de poisson allait se trouver convertie en bière dès qu'il serait hors de ma vue.

En dépit de petits incidents de ce genre, les trois premiers jours du grand safari de poisson constituèrent un indéniable succès. Après la première distribution à Butana, j'avais réussi à améliorer le système de façon à effectuer deux expéditions de pêche à la dynamite, une le matin et une l'après-midi, dans la haie de Mwekarago. Dans l'après-midi du quatrième jour, le 24 octobre 1955, nous avons fourni plus de sept tonnes de poisson à un millier de familles affamées dans la chefferie du Sud-Mosso, et la famine était vaincue.

Sur les cinquante bâtons de dynamite dont je m'étais muni au début, il ne m'en restait plus que six. Je décidai de les utiliser cet après-midi-là et de mettre ainsi un point final à ce grand safari. A l'issue de la distribution de la matinée, je fis route à l'ouest vers le lac Tanganyika, m'arrêtant brièvement pour faire le plein d'essence à Nyanza-Lac. D'après la position du soleil, il devait être à peu près trois heures de l'après-midi quand je me dressai dans ma pirogue à cent mètres du rivage de la haie de Mwekarago, prêt à lancer mes trois dernières charges.

J'allumai la première, et la jetai par-dessus bord. Elle coula lentement, mais aucune explosion ne se produisit. Apparemment, le cordeau était défectueux, ce qui ne s'était jamais produit auparavant. Il ne me restait plus à présent que quatre hâtons, deux doubles charges. « Nom de Dieu ! jurai-je à mivoix. J'espère que la prochaine va marcher ! »

Je passai l'extrémité du cordeau à la flamme de mon briquet et attendis de voir jaillir l'étincelle et d'entendre le bruit de craquement habituel, mais rien ne vint. Pendant deux ou trois secondes, la petite flamme lécha le cordeau. Puis, au lieu d'une étincelle, il y eut un « HSS-S-S-S-S » anormal. Je voulus immédiatement balancer la charge dans le lac, mais il était déjà trop tard. Les deux hâtons de dynamite explosèrent dans ma main droite. Je fus plongé dans le néant pendant quelques secondes. Qu'est-ce qui est arrivé ? J'ai dû tomber de bateau, mais comment ? Non, c'est la dynamite qui a dû exploser. Mais comment cela a-t-il pu se faire ? Je n'ai rien entendu et je ne suis pas blessé ... Je ne souffre pas ... Mais pourquoi ne vois-je rien ? Pourquoi ne vois-je rien ?

Désespérément, je tentai de m'essuyer les yeux avec la paume de ma main droite, mais pour une raison inexplicable, je n'y parvins pas. J'essayai de nouveau et sentis quelque chose de pointu frotter contre mes sourcils. Quelque chose de pointu ? Que diable cela pouvait-il bien être ? Je plongeai la tête sous l'eau, dans l'espoir de rétablir ainsi une vision normale. Cette manœuvre toute simple fit de l'effet, en enlevant le sang qui avait coulé sur mon œil gauche. L'œil droit était apparemment hors d'usage. Pourtant, le fait d'y voir quelque chose me soulagea infiniment. Je me souvins alors de la difficulté que j'avais éprouvée quand j'avais voulu me frotter les yeux, le contact de cette chose pointue, et levai mon bras droit hors de l'eau. Il s'arrêtait juste au-dessus du poignet en deux os dentelés, et des lambeaux de chair déchiquetée.

Je regardais, sans comprendre, ce moignon mutilé. Il n'y avait pas de sang, et la chair blanchâtre et macérée ressemblait à celle d'un poulet plumé. Brusquement, je me rendis compte de ce que j'étais en train de contempler, et une colère folle me prit. Merde ! pensai-je. J'ai perdu ma main !

C'est alors que je commençai à souffrir, à ressentir une brûlure atroce sur le visage, le cou, la poitrine, les bras et les mains. Mes mains ? La main droite était encore en feu, quoiqu'elle ait cessé d'exister. La douleur était pire encore dans la main gauche, si je l'avais toujours. Je sortis mon bras gauche de l'eau, et la main était encore là. Le pouce et les deux premiers doigts avaient été sérieusement endommagés, ouverts sur toute leur longueur comme des saucisses éclatées, et les os de l'index apparaissaient à travers la peau arrachée, mais la main était encore là.

Une autre crainte me traversa et je passai mes doigts mutilés sur mon ventre, m'attendant plus ou moins à sentir mes entrailles pendantes, mais tout paraissait en ordre. Instinctivement, je poursuivis mon exploration un peu plus bas : à mon intense soulagement, rien ne manquait de ce côté-là. Je me détendis un instant, battant toujours des pieds dans l'eau. Soudain, j'eus conscience d'une sensation nouvelle et étrange dans le moignon de ma main droite.

Seulement quelques secondes auparavant, le moignon coupé avait été d'un blanc cadavérique. Maintenant, des flots de sang artériel d'un rouge vif en jaillissaient. Immédiatement, je pliai le membre aussi fort que je le pus et appuyai la surface intérieure plate du moignon contre le haut de ma poitrine, comprimant les artères radiale et cubitale contre ma cage thoracique et réduisant ainsi l'hémorragie à un mince filet de sang.

Puis, pour la première fois, je regardai autour de moi et tâchai de voir les pirogues. Jusqu'alors, j'avais dû espérer inconsciemment être attrapé par-derrière et hissé à bord d'une des embarcations. A présent, je distinguais ma propre pirogue qui flottait la quille en l'air à sept mètres de distance, et les autres embarcations manœuvrées par les six pêcheurs bagomas avançaient rapidement dans la direction opposée de la baie de Mwakarago. Pris de panique à l'idée de se trouver impliqués dans la mort d'un homme blanc, mes aides m'avaient abandonné et pagayaient furieusement en direction de leur village plus au nord.

Je les regardai un instant, avec une rage impuissante. Et tout à coup, j'aperçus, à une trentaine de mètres, deux museaux verdâtres qui se rapprochaient rapidement, deux dos ridés et écaillés qui creusaient dans l'eau un sillage ondulé.

Cette vue me redonna des forces. J'effectuai en direction de la berge un maladroit crawl australien de ma main gauche, gardant mon bras mutilé pressé contre mes côtes. La douleur était abominable, mais je refusais de l'accepter, tout comme je refusais d'accepter la logique inexorable de ma situation. Je savais que, même si j'atteignais le rivage, je me trouverais à quinze cents mètres de mon camion. Si j'arrivais jusque-là, je serais encore à cinq kilomètres de la route. Et si je parvenais jusqu'à la route, que ferais-je tout seul, grièvement blessé, au beau milieu de rien ? Tout démontrait de façon probante que j'allais mourir, et pourtant, contre toute logique, j'étais décidé à survivre.

Je me trouvais encore à une trentaine de mètres du rivage quand les crocodiles me rejoignirent. Les deux plus grands que j'avais aperçus les premiers étaient presque sur mes talons. Je tournai la tête et j'en vis cinq autres qui s'approchaient sur ma droite, du côté où je ne voyais pas. Ayant déjà nagé dans des eaux infestées de crocodiles, je savais comment procéder. Je changeai l'angle de mon corps par rapport à l'eau, et pris une position presque verticale, tout en continuant à me rapprocher du rivage, effectuant d'une seule main une brasse malhabile. Les grandes bêtes auraient ainsi les plus grandes difficultés à se saisir de moi, car l'anatomie de leurs mâchoires, de leur crâne et de leur cou les empêche de tourner la tête de côté, et les oblige à s'emparer de leur proie à l'horizontale.

Je continuai à avancer, mais plus lentement, en faisant gicler l'eau aussi violemment que possible. Sans crainte cependant, deux autres crocodiles s'approchèrent de moi sur ma gauche. L'un d'eux, une bête énorme, longue de sept mètres et presque aussi large qu'une pirogue indigène, fonça en avant comme une torpille verte. Un instant plus tard, j'entendis derrière moi un claquement sec, le bruit de ses mâchoires qui se refermaient à l'endroit où je me trouvais un quart de seconde auparavant.

Instinctivement j'obliquai vers la droite où m'attendaient ses cinq collègues. Un autre claquement retentit près de mon épaule droite et un crocodile passa si près de moi que ses écailles éraflèrent et déchirèrent les derniers lambeaux de ma chemise. Epouvanté, je fonçai, faisant appel à mes dernières réserves de force. Et, alors, fait incroyable, mes pieds touchèrent le fond. Je nageai les derniers mètres, mon cœur prêt à éclater, et sortis de l'eau en titubant.

J'avais un désir infini de me reposer, mais m'obligeai à m'échapper du rivage. Je chancelai et tombai violemment au milieu des paniers vides abandonnés par mon équipage indigène. Tous étaient partis, les porteurs aussi bien que les pêcheurs. J'étais seul.

Mon moignon continuait à saigner, et je me rendis compte qu'il fallait le comprimer, mais avec quoi? Ma chemise avait disparu, en même temps que mes chaussures et mon chapeau de brousse, et mes shorts kaki étaient réduits à l'état d'in vraisemblables haillons. Seules mes chaussettes de coton brun étaient intactes. Me servant de ma main gauche blessée et de mes dents, je parvins à en nouer une autour du haut de mon bras droit, mais ce fut inefficace. Je pris alors l'autre chaussette, et la nouai juste au-dessus du coude droit, n'obtenant guère un meilleur résultat. Je pris alors une liane et la serrai autour de mon bras. Le sang cessa de couler, jusqu'à ce que la liane se brisât. J'essayai à nouveau. La seconde liane cassa.

Finalement, à quelques mètres seulement, mais à demi caché par les lianes traînant sur le sol, j'aperçus un bout de corde provenant d'un vieux filet de pêche, d'une quinzaine de centimètres, ayant une petite boucle à l'une de ses extrémités. Je passai le bout libre dans la boucle et serrai autour de mon bras. Puis je pris l'une des chaussettes, la roulai en boule et la plaçai sous la corde pour comprimer l'artère cubitale. Enfin, je mis un petit bâton sous cette corde, sur la face postérieure du bras. L'hémorragie cessa alors presque complètement.

Je pus ensuite procéder de mes deux doigts intacts à un inventaire systématique des autres dégâts. Il m'était difficile de me rendre compte de l'importance de la blessure de mon œil droit, mais tout ce côté-là de mon visage n'était plus qu'une plaie brûlante. Le sang s'y était déjà coagulé, sauf un mince filet continuant à couler d'une longue et superficielle entaille sur le sommet de ma tête, vraisemblablement produite par le détonateur. Mon menton et mon cou étaient sérieusement écorchés. Un grand lambeau de peau pendait sur ma clavicule, et du sang provenant d'une plaie large, mais peu profonde à cet endroit, suintait sur ma poitrine. Je tirai sur la peau qui reprit sa place, tout au moins partiellement.

J'étais également lacéré de tous côtés, sur les bras et le côté droit du torse. Mais ma main droite manquante, la main gauche aussi était très atteinte : seuls l'annulaire et l'auriculaire étaient intacts. Je me rendais compte que je pouvais perdre les trois autres doigts et peut-être même la main entière.

Je regardai voler quelques gibiers d'eau au-dessus de ma tête. Ils étaient étrangement silencieux. Puis je compris que j'étais devenu pratiquement sourd. J'avais perçu le claquement sec des mâchoires du crocodile, mais je ne pouvais plus entendre les oiseaux. Je m'aperçus rapidement que je ne pouvais entendre ma propre voix que si je criais.

Si je survivais, quel serait mon avenir ? Pas de mains, un seul œil, sourd, un visage couturé... Cette perspective était épouvantable. Mais j'étais bien décidé, quelle que fût la difficulté ou l'impossibilité de tenir cette gageure, de continuer à mener une existence de grande activité. Alors je m'efforçai d'oublier l'avenir, et de me concentrer sur le présent. Le fait d'être encore vivant était déjà miraculeux. Car, somme toute, la charge explosive qui avait détruit ma main droite, avait la force de détruire un immeuble de douze étages. Grâce seulement à l'instabilité de ma position dans ce canoë agité, j'avais pu échapper, car la dynamite elle-même doit rencontrer quelque résistance. Puis, lorsque la déflagration m'avait précipité dans l'eau, j'avais pu garder ma conscience et mon endurance, cela sûrement à cause de mon exceptionnelle forme physique. J'étais grand, robuste, je n'avais que vingt-huit ans, j'étais endurci par ces sept années de vie difficile dans la brousse de l'Afrique centrale, j'étais un homme difficile à tuer, même avec de la dynamite.

Je savais que je ne serais plus jamais le même, mais me refusais à accepter l'idée d'être diminué. Ma vie était entre mes mains, ou plutôt dans mes deux doigts intacts. Ayant bien médité sur ce fait, je me relevai en chancelant, prêt toutefois à faire le kilomètre qui me ramènerait à mon camion. Je me redressai, oscillai et tombai presque à terre, submergé par d'atroces douleurs et une immense lassitude dans tous mes membres. Je fermai les yeux un moment, essayant de supporter la souffrance. Que c'eût été facile de ne jamais les rouvrir ...

Le trajet fut interminable. Chaque pas que je faisais dans ce long tunnel vert de broussailles monotones était un acte de volonté, une victoire sur ce corps désespérément endommagé. Cent, cinq cents, mille, deux mille pas torturants... et puis, parvenant à peine à y croire, j'aperçus une petite lumière bleue : le devant de mon camion. Je grimpai dans la cabine, lentement et très maladroitement, et me glissai derrière le volant familier. J'étais infiniment soulagé de ne plus être debout. Je savais que le plus dur était passé, et j'eus un sursaut d'espoir, et une détermination plus forte encore de survivre.

Puis me regardant dans le rétroviseur, je découvris un visage étrange et terrible, que j'examinai avec plus de curiosité que d'émotion.

Le côté droit était entièrement incrusté de sang coagulé, la peau sillonnée de toute part, avec de bizarres petits trous. Mon œil droit était fermé par l'enflure, mais finalement intact. Les deux sourcils étaient barrés de longues coupures horizontales faites sûrement par moi avec l'os de mon bras. Le grand morceau de peau mal assujéti s'était à nouveau détaché pendant le long trajet de la plage au camion, et pendait sur ma clavicule, et je pouvais voir exactement les dégâts causés au côté droit de ma mâchoire et de mon cou. Un grand muscle également à vif, probablement le mastoïde sternocléide, partiellement entouré d'une boucle de graisse, était fortement marbré du sang qui coulait encore de la plaie; c'était aussi rouge qu'un steak cru. Un réseau de nerfs blanchâtres, apparemment issus du plexus cervical, courait dans toute la partie endommagée.

Tout cela était une leçon d'anatomie inattendue, mais ne m'amusa pas spécialement. Nerveusement, je remis en place le morceau de peau, le tapotant de mes deux doigts valides. Mais en faisant ce mouvement, je ressentis à nouveau une douleur dans mon bras droit, d'où était retranché mon poignet, extrêmement enflé. Le tourniquet, naturellement. Je l'avais trop serré. Dans mon état, j'avais dû mettre au moins une demi-heure pour faire le parcours. Le sang dans le moignon avait un peu coulé, mais pas circulé suffisamment.

Je voulus déplacer le morceau de bois, dans l'intention de relâcher la pression, même pas pour une seconde, mais ma main gauche blessée tâtonna, et je le lâchai. Le sang jaillit abondamment de mon poignet, et je m'allongeai pour récupérer le bâtonnet, mon bras relevé pour le serrer contre mes côtes. Le sang forma un arc brillant sur le pare-brise et le tableau de bord. Je retrouvai enfin le bâtonnet et le remis à sa place initiale. La cadence de l'écoulement devint un minuscule filet. J'étais furieux d'avoir sottement gaspillé ces précieux centimètres cubes de sang : cela me rapprochait d'une possible syncope. Je savais que l'homme adulte possède en moyenne quatre-vingts millilitres de sang par kilo ; donc, étant donné mon poids, je devais être muni de dix litres de sang environ quelques instants avant l'explosion. Les hommes peuvent perdre environ 35 pour 100 de leur volume de sang avant d'atteindre l'état de choc clinique connu. Pour moi, cette limite théorique signifiait trois litres et demi de sang. Maintenant, autant que je pouvais en juger, j'en avais déjà perdu deux, peut-être trois. Je fourrageai dans la boîte à gants jusqu'à ce que je trouve un mouchoir propre et une solide bande de caoutchouc. J'enveloppai mon poignet mutilé avec le mouchoir, que je fixai avec l'élastique, espérant que le tissu favoriserait la coagulation sur la surface de la plaie, et la protégerait le plus possible de la saleté. Puis,

me sentant un peu mieux, je me jugeai prêt à me lancer dans le trajet de quelques kilomètres qui m'amènerait à la route.

La clé de contact était toujours sur le tableau de bord. Je la tournai, poussai le démarreur et, à mon grand soulagement, le moteur tourna du premier coup. J'enclenchai la marche arrière, contournant le volant pour manœuvrer le levier de vitesse avec mes deux doigts valides. Puis je démarrai, tournant la tête vers la gauche, pour surveiller la direction. Ce faisant, la peau torturée de ma gorge se détacha à nouveau, et je dus arrêter pour la remettre en place. Puis je continuai en marche arrière, essayant de garder la tête droite, tout en surveillant le rétroviseur avec mon œil gauche.

Quatre kilomètres en marche arrière sur une sombre piste de jungle, tournant autour des troncs d'arbres ... Enfin ce fut le soleil brillant dans le ciel bleu. J'étais de retour sur la route qui se termine, au sud, à la frontière du Tanganyika et conduit, au nord, au centre commercial de Nyanza-Lac.

Je m'arrêtai un moment pour relâcher la pression de mon pansement improvisé, et le mouchoir qui couvrait mon moignon gonfla comme un ballon rouge sang. Puis je fis tourner le camion, ravi d'être capable d'avancer. Je passai en seconde directement, pris de la vitesse, et engageai la troisième avec mon coude droit. Le compteur indiqua cinquante, et je me sentis mieux que jamais depuis l'explosion. J'étais finalement en route ... mais pour où ?

Il fallait que j'atteigne l'hôpital Rodhain à Usumbura, à l'extrémité du lac Tanganyika. C'était le seul endroit où je trouverais l'assistance médicale qualifiée pour m'aider à sauver mon œil et ma précieuse main gauche.

Usumbura était à plus de quatre-vingts kilomètres de Nyanza-Lac. Une route douce et facile, longeant la rive est du lac y conduisait, mais, d'après les derniers renseignements entendus à Kitega, deux ponts étaient effondrés près de l'endroit où elle traversait le Ruzibazi et la Karonge. Plus au sud, entre Nyanza-Lac et Mutambara, les travaux publics territoriaux du département avaient profité du trafic très diminué qui en résultait pour réparer quelques-uns de ces ponts de bois branlants. Le seul passage sur lequel je pouvais vraiment compter était le pont métallique Bailey, sur le fleuve Nyengwe, à environ huit kilomètres au nord de Nyanza-Lac. Au-delà de cet endroit, l'état des ponts était du domaine de la conjecture.

La seule solution était d'effectuer un circuit de plus de deux cents kilomètres, par Makamba, Bururi, Ruzira et Kisozi, avant d'atteindre Usa. C'était presque un *scenic-railway*, avec plus de virages et d'escarpements dangereux que n'importe quelle route de même longueur dans toute l'Afrique centrale.

Commençant à une altitude de huit cents mètres près du lac Tanganyika, elle décrit un grand arc vers l'est, grimpant d'environ trois cents mètres par kilomètre jusqu'à un pic de plus de deux mille mètres, puis elle plonge pour remonter ensuite jusqu'à deux mille cent mètres, à Kitaba, redescend ensuite à neuf cents mètres, puis remonte encore après une série de collines escarpées à Majejuru, à une cinquantaine de kilomètres de Usa. Elle descend enfin en spirales vertigineuses vers la capitale et le lac Tanganyika, environ mille cinq cents mètres plus bas. Il y avait une grave complication une fois arrivé au sommet de Majejuru. La route alors devenait trop étroite et trop escarpée pour que deux voitures pussent s'y croiser. Les quatre-vingts kilomètres suivants, jusqu'à Muhonga, étaient donc à sens unique, divisés en sections par un système de barrières. Les voitures se dirigeant vers l'ouest devaient atteindre Majejuru avant neuf heures, heure à laquelle, ponctuellement, la barrière était

fermée, et aucune voiture ne pouvait aller vers Usa avant huit heures et demie le lendemain matin. C'était une gageure, mais c'était moins dangereux que la route des bords du lac, avec sa série de ponts douteux. Je devais pourtant me résigner. Il me serait impossible de faire seul cette route déjà difficile dans des conditions normales. Il était indispensable de trouver de l'aide. Je pensai à Nyanza-Lac, à quelques minutes de là. Le marchand grec qui aurait pu me conduire, relevait d'une grave maladie, et sa femme, trop nerveuse, n'aurait fait que compliquer les choses. L'Arabe, comme la plupart de ses compatriotes, ne savait pas conduire. Tous les indigènes seraient, comme les pêcheurs et les porteurs, terrorisés à l'idée de participer à pareille expédition. Mais si je dépassais Nyanza-Lac, l'endroit le plus proche où je pouvais compter sur un secours européen était la mission catholique des Pères blancs de Makamba, à trente-six kilomètres à l'est, au bout de la grande côte.

Je n'avais pas le choix. Aussi, lorsque j'arrivai au carrefour un instant plus tard, je me dirigeai sans hésitation vers l'est. Il me fallait risquer la montagne.

J'avais parcouru cette même route à bord du Studebaker une douzaine de fois au cours des quatre derniers jours, mais dans des conditions bien différentes : avec un camion lourdement chargé de plus d'une tonne de *ndagalas*, et capable de conduire normalement. Cette fois, le camion était vide, bien qu'il empestât encore le poisson, et j'éprouvais d'immenses difficultés à prendre ces tournants spectaculaires avec deux doigts, les coudes et les avant-bras, en maintenant une vitesse maxima sans tomber dans le ravin.

Chaque fois qu'il me fallait tourner le volant, je souffrais horriblement et ressentais un poids de plus en plus fort dans mon bras amputé. Quand je fus en descente dans les vastes herbages de l'autre côté, je m'arrêtai pour relâcher un peu le garrot.

D'après la position du soleil, il devait être à peu près cinq heures et demie de l'après-midi; il me restait donc trois heures et demie avant la fermeture à neuf heures de la barrière de Majejuru. Neuf heures, c'était mon heure limite.

Je conduisis à toute vitesse jusqu'à Makamba. Lorsque j'arrivai à destination et pénétrai dans la grande avenue, menant à un groupe d'imposants bâtiments de brique rouge, je me sentis presque en paix. Ici, chez les Pères blancs, j'étais certain de trouver quelqu'un qui me mènerait jusqu'à Usa. Je m'arrêtai et voulus me lever. C'était difficile. J'étais collé à mon siège par une couche de sang coagulé. Je fus atterré par ma faiblesse quand je voulus marcher, et je dus m'appuyer contre le capot, ayant des étourdissements. Un boy arriva alors en courant, un solide petit Muhutu en tablier bleu foncé. Il s'arrêta net, pétrifié devant la vue inattendue d'un géant blanc, presque nu, atrocement mutilé et recouvert de la tête aux pieds de sang coagulé.

- *Padro iko wapi?* demandai-je. Où est le Père?

Il reprit son souffle à plusieurs reprises, passant sa langue sur ses lèvres, et bégaya une réponse incompréhensible.

- *Mi hapana sikia, sema ile tuzamisha*, dis-je avec insistance. Je n'entends rien. Parle plus fort !

- *Padri Robert Peke ya kepadri ingine yote iko safari*, répéta le boy. Le Père Robert est seul ici. Les autres sont tous partis en safari.

Puis il recula lentement. Je m'approchai de la massive porte de bois du réfectoire, et frappai avec mon pied droit. Personne ne répondit. Je frappai à nouveau, et un instant plus tard, un prêtre en robe blanche vint ouvrir la porte, un homme mince que je n'avais jamais vu auparavant. Il me regarda horrifié, ses yeux s'écarquillèrent, il essaya sans succès de parler et s'évanouit. Instinctivement, j'étendis mon bras droit pour arrêter sa chute, et reçus presque tout son poids sur mon moignon mutilé. J'éprouvai une douleur abominable, et me mordis les lèvres jusqu'au sang pour ne pas hurler. Puis je secouai sans succès le prêtre étendu à mes pieds, l'appelai par son nom.

- Il n'y a personne d'autre ici ? demandai-je à l'indigène tremblant.

- *Hapana, Hapana !* Non !

Je n'avais pas de temps à perdre à essayer de ranimer le Père, qui ne savait probablement pas conduire. Aussi ordonnai-je au boy effrayé de lui jeter de l'eau au visage, et regagnai-je péniblement mon camion. Chaque pas exigeait un effort démesuré, mais à nouveau je me sentis mieux dès que je pus m'asseoir. Je relâchai le garrot et pris un très bref instant de repos. Puis je repartis à tombeau ouvert vers le nord-ouest.

Puisque je n'avais pu trouver d'aide à Makamba, il me fallait arriver jusqu'à Bururi, à environ soixante-dix kilomètres. Cette portion de route était relativement facile, mais je me sentais beaucoup plus faible depuis l'incident de la mission, et la douleur augmentait. Mon corps tout entier était brûlant, et pourtant, je commençais à avoir terriblement froid. Le soleil se trouvait déjà très bas sur l'horizon, la température s'abaissait rapidement et d'ici peu allait tomber une de ces nuits froides du Burundi qui risquerait d'avoir raison de ma résistance. Et - torture supplémentaire - j'avais maintenant horriblement soif, et me reprochais amèrement de n'avoir pas pris de l'eau à la mission. Puis je m'efforçai de ne plus y penser et de concentrer mon attention sur la route.

Il me fallut trois quarts d'heure pour atteindre Bururi, juste au moment où les derniers rayons du soleil embrasaient le ciel à l'ouest. Je me sentis merveilleusement heureux en reconnaissant le petit centre familial, et le *zamu*, le veilleur de nuit indigène, qui somnolait sur les marches du perron. Ici, à Bururi, habitaient trois personnes auxquelles je pouvais faire confiance pour la longue et dernière étape jusqu'à Usa : mon supérieur hiérarchique, l'Administrateur territorial, le docteur Stack, le vétérinaire du district, ou Jacques Dandier, l'un des agents territoriaux. N'importe lequel d'entre eux, je le savais, conserverait son sang-froid, et savait assez bien conduire pour arriver à la harrière de Majejuru avant neuf heures.

Je stoppai le camion devant le petit bâtiment de briques rouges, mais il ne me fallut que quelques instants pour comprendre que je ne trouverais pas plus d'aide à Bururi qu'à Makamba : les trois hommes sur lesquels je comptais étaient tous partis en safari. L'unique Européen présent était le chef de poste, une sorte de comptable principal du Centre administratif de Bururi, qui était un débutant fraîchement arrivé de Belgique.

Je poussai jusque chez lui et éprouvai de nouveau d'immenses difficultés à quitter mon siège auquel j'étais collé par le sang coagulé. Le volant, le pare-brise, le tableau de bord, les coussins et le plancher de la cabine en étaient inondés. On aurait cru qu'une bouteille d'un litre de sang avait fait explosion à l'intérieur du camion.

Je réussis quand même à me décoller du siège, descendis et m'approchai en titubant de la porte d'entrée. J'avais l'impression de marcher sous l'eau. Je frappai la porte du pied. Quand elle s'ouvrit, je crus que le chef de poste allait suivre l'exemple du Père Robert. Il parut si près de s'évanouir en me voyant que je compris immédiatement qu'il n'était pas l'homme qu'il me fallait. Naturellement, il me proposa de m'emmener à Usumbura et parut surpris que je décline son offre. Je fus renforcé dans cette détermination quand je l'entendis m'annoncer qu'il venait seulement d'apprendre à conduire.

Le moment fatidique de la fermeture de la barrière à neuf heures se rapprochait dangereusement. Je n'avais pas de temps à perdre à chercher de l'aide auprès de prêtres trop sensibles ou de conducteurs novices. Je terminerais seul le voyage. J'allais faire la course vers Majejuru, négocier les horribles tournants de la pire route à voie unique de tout le Burundi, et ne m'arrêterais plus avant d'être arrivé à l'hôpital Rodhain à Usumbura.

Avant de quitter Bururi, j'avalai cinq ou six verres d'eau, mais refusai le cognac; j'ignorais quelle quantité de sang j'avais perdue, mais je savais que même une minuscule dose d'alcool atténuerait dangereusement mes réflexes. L'eau me procura une merveilleuse sensation de fraîcheur. Je l'avalai rapidement et me procurai ensuite auprès du chef de poste effrayé, mais plein de bonne volonté, trois articles précieux : une couverture kaki pour m'en envelopper les épaules, une paire de chaussettes de laine pour mes pieds glacés et un coussin pour me soutenir le dos. Le coussin me procura un certain confort, et je me penchai en avant pour conduire avec mes avant-bras et mes coudes.

Lorsque j'eus remis le moteur en marche, j'allumai les phares et quittai Bururi; sept heures venaient de sonner. Il me restait moins de deux heures pour effectuer un parcours de quelque cent cinquante kilomètres. La route était facile sur les quarante premiers kilomètres; mais après le carrefour de Kato, elle ne cessait d'empirer. Près de Ruzira, j'avais l'impression de naviguer sur une mer déchaînée, dont les collines dorées constituaient les vagues.

Chaque pulsation du sang me remplissait d'une douleur nouvelle tandis que je braquais et rebraquais mon volant dans ces tournants interminables. De mon poignet droit mutilé et de ma main gauche blessée, me parvenaient des sensations d'une véritable agonie. Mon visage me brûlait comme si la peau en avait éclaté en mille fragments sanglants. Et l'air froid du dehors s'engouffrait dans la cicatrice béante de mon cou.

A plusieurs reprises, je me sentis sur le point de perdre conscience, et luttai contre le sommeil en me récitant de la poésie classique française. Cela me tint éveillé, mais n'améliora pas l'état de ma gorge blessée. Bientôt je fus terriblement enrôlé, et la soif recommença à me torturer. Ce n'était pas seulement ma gorge, mais mon corps tout entier qui éprouvait un besoin incoercible d'eau.

Après plus de cent dix kilomètres de froid, de soif et de douleur atroce, je passai la petite route conduisant à la station de recherches agronomiques de Kisozi. Cela signifiait que j'approchais 'du carrefour des routes de Kitega et d'Usumbura à Nyakarago, à seize kilomètres de la barrière fermant à neuf heures. Quelle heure était-il maintenant ? Je n'avais aucun moyen de le savoir, mais étais sûr qu'il devait être huit heures et demie passées. Peut-être était-il déjà trop tard ... Je mis l'accélérateur au plancher et le camion bondit en avant à cent kilomètres à l'heure, une vitesse dangereuse sur une route pareille. Les bananiers se confondaient en une masse verdâtre sur les bas-côtés, et moins de cinq minutes plus tard, j'aperçus le carrefour devant moi.

Je ralentis et commençai à obliquer vers la gauche. Alors, au dernier moment, je me rendis compte qu'il y avait sur mon côté droit aveugle un grand camion lourdement chargé qui avançait rapidement sur la route venant de Kitega. Je donnai un brusque coup de volant vers la gauche et ne l'évitai que de justesse. Le Studebaker fit une violente embardée, et j'eus le plus grand mal à redresser de mes deux doigts valides. Je quittai la route, passai tout près d'un gros arbre, repartis sur le bas-côté opposé et me retrouvai finalement sur la route, le capot pointé par miracle dans la bonne direction.

Mes doigts saignaient après cet effort, et j'étais tout tremblant. Mais j'accélérai de nouveau, étrangement partagé entre le soulagement et l'anxiété. Le fait qu'un camion lourdement chargé de légumes roulait à une allure pareille ne pouvait signifier qu'une seule chose : il essayait d'arriver à la barrière de Majejuru avant la fermeture. Il n'était donc pas encore neuf heures, et j'avais encore une chance.

Je ne tardai pas à le rattraper et reçus toute la poussière soulevée par ses roues arrière. Je tentai de le dépasser et dus freiner, car à cet endroit se succédaient une série de virages sans visibilité. Il y avait très peu de trafic, mais on risquait quand même de rencontrer une voiture venant en sens inverse, et j'aurais eu du mal à tenir la route à trop grande allure dans ces virages. Mais le grand camion devant moi ralentissait mon allure de quarante à cinquante kilomètres.

Cela pouvait me coûter cinq minutes dans la course vers Majejuru, cinq minutes qui pouvaient me sauver la vie. Je tournai à gauche, l'accélérateur collé au plancher. Mais le virage était plus raide que je ne le pensais : le Studebaker dérapa et faillit de nouveau se retourner. Je m'agrippai au volant avec ma main sanglante, et tournai vers la droite, presque trop loin. Le gros camion se retrouva enfin derrière moi. et je me dirigeai vers Majejuru.

Aucune horloge n'aurait pu évaluer le temps pour parcourir ces dix kilomètres jusqu'à la barrière ; ce qui me sembla durer une heure ne dura probablement que huit ou neuf minutes. Pour la première fois depuis l'explosion, j'avais complètement oublié ma douleur. Toute ma conscience était fixée sur une seule vision inexorable : un garde indigène plaçant un gros cadenas sur une barrière rouge et blanche en travers de la route, et grimant sur sa motocyclette pour faire son inspection de nuit sur les quatre-vingts kilomètres qui le séparaient de Buhonga.

Je couvris les derniers kilomètres en proie aux plus affreux doutes. Puis, lorsque j'abordai le dernier virage, je vis le garde indigène qui sortait de sa case sur la colline, la moto qui attendait sur son taquet, et la barrière de bois blanche et rouge qui pointait encore vers le ciel. Je la franchis, puis m'arrêtai dix mètres plus loin pour relâcher quelques instants le pansement et regardai le garde vêtu de kaki qui atteignait le bas de la colline. Le barreau de bois tomba, et le cadenas cliqueta derrière moi. Le passage serait maintenant fermé pour près de vingt-quatre heures. Le gros camion de légumes allait arriver dans quelques minutes, et le chauffeur se répandrait en un vain chapelet de jurons swahilis. J'avais presque bousillé le Studebaker en le dépassant, mais, si j'avais été prudent, je n'aurais pu franchir la barrière.

J'avais encore pas mal de trajet à faire. Usa était à moins de trente kilomètres, mais il fallait, vers le lac, descendre mille cinq cents mètres de virages en spirale, en épingle à cheveux, recouverts de latérite rouge qui les rendait très glissants, et il était facile de dégringoler dans les ravins, neuf cents mètres plus bas. Beaucoup de bons conducteurs, même après des années de Burundi, répugnaient à faire les quatre-vingts premiers kilomètres, ce sens unique bien connu. Je m'étais toujours amusé en faisant ce

parcours, conscient de mon adresse pour conduire une voiture ou un camion, mais cette fois-ci, je sentais mon cœur battre au travers de mes blessures, et je commençai cette longue descente dans les plus mauvaises dispositions d'esprit.

Avec mes deux doigts, mes coudes et mes avant-bras, je m'agrippai au volant, tâchant de voir d'un œil douloureux à travers la brume qui se concentrait. La brume s'épaissit - ou était-ce la douleur ? - et je me sentis glisser, tomber au fond du lac, et dans un merveilleux oubli. Le lac. Bien sûr, j'étais dans le lac, et tout ce voyage épuisant n'était qu'un cauchemar. Si je fermais les yeux, je savais que je me réveillerais. Je suis éveillé, criai-je. Je suis éveillé ! Et je ne fermerai plus les yeux, je le jure ! Tout en conduisant, je me sentais de plus en plus faible. J'étais tout près de la limite de mon endurance.

Soudain, un couple de daims apparut dans mes phares. Je freinai, m'arrêtai, et les regardai avec une sorte d'émotion panthéiste. Ils étaient si beaux, si innocents, si totalement étrangers à ma propre agonie. Ils étaient le merveilleux et la jeunesse et surtout la vie, tout ce pour quoi je me battais. Ils me rendirent mes regards avec de gros yeux incrédules, puis firent un bond de côté et disparurent dans les buissons.

Je me remis en marche, mais je me sentais plus fort, malgré ma douleur et mon épuisement. Sans vraiment le vouloir, je me mis à chanter un vieux chant scout que j'avais appris il y a vingt ans, lorsque j'étais enfant en Belgique:

*Compagnon, voici la route
Qui s'élançait vers le ciel ;
En toi fais silence, écoute
Son impérieux appel ...*

*Route fière de lumière,
Route des forts !
Nous te suivrons jusqu'à la mort,
Sainte route d'efforts !*

J'y étais bien décidé, quoi qu'en dise la chanson, ma route ne se terminerait pas à la mort, mais je continuai à chanter les mêmes mots têtus, tout du long jusqu'à Buhonga, où je m'arrêtai assez longtemps pour relâcher une dernière fois le tourniquet. Les extrémités des vaisseaux sanguins s'étaient probablement coagulées, car seul un peu de sang suintait de mon poignet. Je me sentais terriblement affaibli, sur le point de m'évanouir, mais je me forçai à continuer. J'étais descendu de mille deux cents mètres : deux cents mètres plus bas, et seulement douze kilomètres plus loin, Usumbura m'attendait.

Il y eut pendant ces douze derniers kilomètres, une succession ininterrompue de virages assez doux. La route elle-même était beaucoup moins dangereuse, mais la brume était dense, et je devais faire attention à d'autres personnes qui pourraient circuler. Après quatre ou cinq kilomètres, la brume se dissipa, et je vis enfin Usumbura, pluie de lumières dorées auprès des vagues éclairées par la lune du lac Tanganyika. C'était une vision extraordinairement belle.

Puis j'en eus une autre : la jauge d'essence était sur le zéro. J'étais furieux. C'était vraiment trop bête, trop inutile de tout perdre à présent. Je me refusai à admettre cette possibilité, et gardai les yeux fixés sur la route et les glorieuses lumières de Usa, essayant d'ignorer l'aiguille fatidique pointée sur le chiffre zéro. Je continuai, conscient de chaque dixième de kilomètre inscrit au compteur. Puis, avec un soulagement incrédule, j'aperçus le pont métallique au-dessus de la rivière Muha, au sud de Usa. Le

Studebaker et moi nous précipitâmes et, un instant plus tard, nous tournions, dans l'avenue de la Limite, nom hautement prédestiné.

Je conduisis encore environ un kilomètre, puis arrêtai le camion devant l'hôpital Rodhain, fixant les roues pleines de boue, le tableau de bord, les stries sanglantes sur le pare-brise. Je ne réalisais pas que ce voyage était enfin terminé. Puis je me débattis pour sortir de la cabine, et faillis m'étaler sur le sol. J'oscillai, et m'accrochai à la poignée de la portière avec mes deux doigts inutilisables, et je restai là, tremblant, essayant de ne pas tomber.

L'infirmier de service, un grand indigène en blouse blanche. me vit debout, agrippé à la portière. Sa mâchoire tomba d'étonnement, et il se précipita vers moi. Puis il fonça à l'intérieur de l'hôpital, appelant à grands cris les médecins et les infirmières, réclamant un chariot. Un instant plus tard, je le revis, poussant le chariot, et j'étais déjà dans le grand hall, marchant à petits pas, mais sans m'appuyer aux murs. Quelque chose en moi se rebellait à la pensée d'être transporté dans l'hôpital. Je voulais finir mon voyage comme je l'avais commencé, seul et par mes propres moyens.

Le grand indigène m'attrapa par le coude gauche, essayant de m'aider. Je le repoussai avec impatience. « Je peux marcher. »

A ce moment, la sœur européenne de garde la nuit s'engagea dans le corridor. Elle s'arrêta net, sous le choc de la vue inattendue d'un cadavre ambulante. Puis elle se tourna vers l'assistant indigène et cria avec colère :

- Pourquoi ne l'aidez-vous pas ?
- Laissez-moi tranquille, ma sœur. Je n'ai pas besoin d'aide.

Elle me dévisagea avec une incrédulité visible.

- D'où venez-vous ? Qui vous a amené ici ?
- Nyanza-Lac, J'ai conduit moi-même.
- Vous avez conduit ? Mais il y a cent kilomètres !
- Non. Deux cents. J'ai fait tout le tour, par Makamba et Bururi.

Elle hocha la tête, désireuse de ne pas me contrarier, puis se précipita dans le couloir, et murmura quelque chose avec anxiété à un médecin qui arrivait. Il fut successivement étonné, intrigué professionnellement parlant, puis extrêmement préoccupé. Je continuais cependant à marcher, sous les yeux d'une foule croissante, et refusais toute aide. Je devais le faire. J'étais très conscient de l'étrange drame que je venais de vivre, et je voulais jouer la dernière scène jusqu'au bout, à ma façon.

Je me frayai un chemin par une porte battante, vers la salle de consultations, et le médecin se dirigea rapidement vers le côté opposé, sur lequel ouvrait la porte de la salle d'opérations. Il se planta là, les bras en croix, pour préserver son domaine stérile de toute violation. Je regardai autour de moi, plein de ressentiment, mais extrêmement fatigué, et vis un haut lit métallique recouvert d'un drap immaculé. Je boitillai dans sa direction et, dans un dernier effort, arrivai à y monter et à m'étendre dessus. Puis je fermai les yeux, et ne les rouvris plus pendant deux jours. La journée du 24 octobre 1955 était enfin terminée.